

Churu

C'était le temps du défrichage. Il fallait couper des arpents de forêt pour planter le manioc, et les cousins des montagnes étaient venus nous aider. Pour nous, les enfants, les journées n'étaient que jeux dans la rivière, parties de cache-cache, batailles de boue…

Je me nomme Tarir, de la tribu des Zapiro, et j'avais douze ans à cette époque. Mon père et mes oncles m'estimaient, car je promettais beaucoup. Habile à grimper aux arbres, bon nageur, je tirais à la sarbacane comme peu d'enfants de mon âge. Je n'avais qu'un seul défaut, ma timidité. Mon père et mes oncles faisaient du bruit, ils criaient plus souvent qu'à leur tour – pour dire bonjour, pour dire au revoir, pour dire «Je suis un Zapiro! Je suis fort! Je suis un jaguar qui gronde dans la nuit!» Ils riaient en frappant leur poitrine, ils chantaient en s'accompagnant du tambour…

Moi Tarir, je parlais bas et je ne possédais pas encore de tambour. J'étais heureux, cependant. J'avais confiance dans l'avenir. Je serais un jour comme mon père, vociférant, tapageur – je deviendrais un Zapiro à part entière. Il me fallait seulement grandir et affermir mon cœur.

Les enfants des cousins montagnards, ceux de ma génération, étaient déjà bruyants à souhait. Ils riaient pour un rien, poussaient des hurlements pour le simple plaisir de se faire entendre. Ils tiraient la queue de nos chiens, tarabustaient nos singes familiers… Ils racontaient sans cesse leurs aventures, toutes sortes d'exploits extraordinaires dignes de Kawaru, le héros de l'Ancien Monde. J'écoutais leurs fanfaronnades avec une crédulité qui, aujourd'hui, me fait sourire.

L'un de ces cousins des montagnes s'appelait Churu. Il avait onze ans, de larges épaules et un œil mort à cause d'un accident. Je le revois comme si c'était hier. Son visage, le son de sa voix, son allure dégingandée… tout est resté imprimé dans ma mémoire et y demeurera jusqu'à ma mort. Churu a marqué ma vie.

Dès son arrivée, il s'était comporté en seigneur, mettant tous les enfants à ses ordres, même les garçons

plus grands que lui. Il avait le don des chefs. Cela n'est pas un mal, au contraire, mais lui était un mauvais chef. Il prenait plaisir à tourmenter, à humilier. Sa langue piquait. Très vite, je compris qu'il ne m'aimait pas. Chose étrange, il me laissait tranquille, m'adressant à peine la parole. Les méchants tours qu'il jouait aux autres, je n'y avais pas droit. Avait-il peur de moi, de ma force ? J'ai peine à le croire.

Les jours passaient, et les arbres tombaient, chacun avec un bruit différent. La parcelle serait bientôt défrichée. La présence des cousins, qui touchait à sa fin, m'avait rendu plus sociable. Je m'étais fait de bons compagnons parmi eux : Chango, Tii et la jolie Nawir. Un matin que je les attendais tous les trois pour aller pêcher, ils ne vinrent pas au rendez-vous. Et ils m'évitèrent durant la journée.

À partir de ce moment, les cousins des montagnes se mirent à me lancer des regards de mépris, les enfants comme les adultes. Que se passait-il ? Qu'avais-je fait pour mériter pareil traitement ? Le jour suivant, mon père se battit avec un montagnard, l'un de ses vieux amis. Quand je lui demandai la raison de cette querelle, il resta évasif, et je compris qu'il ne désirait pas me répondre.

Ma mère demeura longuement à côté de ma couche, ce soir-là. Nous ne disions rien tandis que la fête battait son plein au-dehors. Les ombres mouvantes des danseurs animaient l'intérieur de notre maison. Les tambours faisaient trembler la terre jusque dans sa moelle profonde.

Ils partaient le lendemain. Les cousins s'en retournaient dans leurs montagnes, et ce départ me réjouissait. Ma mère aussi semblait l'attendre avec impatience.

La fièvre me prit dans la nuit, si bien que je restai couché longtemps après le lever du soleil. Je n'assistai pas au départ. Chango, Tii et Nawir rentrèrent chez eux sans m'avoir revu, et je pense qu'ils en furent contents. Ma maladie dura quelques jours. Lorsque je recommençai à côtoyer mes frères et sœurs du village, je sentis le malaise qui m'entourait. Les regards de biais, les silences. C'était subtil : personne, jamais, ne se montrait désagréable.

Ma présence gênait, voilà tout.

Mon père et mes oncles faisaient comme si de rien n'était. Leur gentillesse à mon égard, démonstrative, tapageuse, me réconfortait sans tout à fait me rassurer. Ma mère cachait mal son inquiétude. Je l'interrogeais parfois, mais elle inventait de fausses

raisons à son humeur. Il me fallut attendre un mois avant de comprendre de quoi il retournait.

Je me trouvais seul à remonter la rivière, mon harpon à la main, quand je tombai nez à nez avec Yakum, un garçon espiègle.

Me voyant venir à lui, il sourit en plissant les yeux.

– Voilà Tarir, le mangeur de capincho !

Je reçus l'insulte comme un coup de pied au ventre. Yakum gloussait tout en me dévisageant. L'idée de lui sauter dessus et de le rosser me traversa l'esprit, bien sûr, mais j'en fus incapable… Tout s'éclairait. On m'accusait d'une grande infamie. Qui avait pu… ? Pourquoi ?

Yakum fila en riant. J'avais les bras paralysés, la poitrine oppressée, tel un guerrier touché par le curare. Tarir, le mangeur de capincho…

– Churu, prononçai-je alors. Ça ne peut être que lui !